

Tournage

Le 35^e film d'un « inconnu »

Simon les nuages de Roger Cantin

Yves Rousseau et Diane Poitras

Volume 9, numéro 2, décembre 1989, février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. & Poitras, D. (1989). Tournage : le 35^e film d'un « inconnu » / *Simon les nuages* de Roger Cantin. *Ciné-Bulles*, 9(2), 40–43.

Tournage : **Simon les nuages** de Roger Cantin

Le 35^e film d'un « inconnu »

par Yves Rousseau



Roger Cantin au milieu d'une partie de l'équipe



Les jeunes acteurs de *Simon les nuages*
(Photos : Lyne Charlebois)

Dans une sombre forêt de conifères au sol tapissé de fougères et de mousse, avancent une poignée d'enfants costumés en explorateurs de fortune : casques de vélo munis de lampes, sac de provisions, bottes, appareils photo. Ils marchent à pas prudents, zigzagant entre les arbres et de gros rochers, tous les sens aux aguets. On pourrait les croire perdus dans un film sur le Viêt-nam si ce n'était de leur âge. Autour d'eux, une vingtaine de personnes les épient attentivement. Ce ne sont pas des ennemis qui tendent une embuscade mais bien Roger Cantin et l'équipe de tournage de son premier long métrage de fiction : **Simon les nuages**.

Invité sur le plateau, je tente à la fois de me faire aussi discret que possible et de ne rien manquer de ce qui se passe devant et derrière la caméra. L'équipe technique et son matériel rehaussent encore l'étrangeté de cette forêt de vrais arbres qui voisinent avec les supports de projecteurs et les échafaudages, le tout se dressant dans un immense studio de l'Office national du film (O.N.F.) dont les murs ont été recouverts de tissu noir. Cette technique dite du « fond noir » qui était pratiquée par Georges Méliès aux tous débuts du cinéma, permettra plus tard de surimprimer des effets spéciaux ou de combiner d'autres plans — ceux-là tournés dans une vraie forêt — la pellicule n'étant pas sensible à la couleur noire qui occupe certaines parties du cadre. Le travail avance lentement à cause de la minutie nécessaire à la fusion dans un même plan de nombreux éléments disparates, dont plusieurs seront ajoutés dans une autre phase du tournage; pour le moment, on doit se contenter de les imaginer. À la recherche du poste d'observation idéal, je repère un gros rocher qui n'est pas dans le champ de la caméra. Au moment de m'asseoir dessus, je me retire précipitamment pour ne pas l'écraser : il est en carton, je me suis fait prendre au piège de la fiction. Chapeau à Vianney Gauthier, directeur artistique, qui a conçu le décor de **Simon les nuages** et dont la feuille de route comprend, entre autres, plusieurs films de Léa Pool, de Jean-Claude Labrecque et J. A. Martin photographe de Jean Beaudin.

Tournage : **Simon les nuages** de Roger Cantin

Au terme d'un avant-midi de travail, je rencontre le réalisateur Roger Cantin à la cafétéria de l'O.N.F. « **Simon les nuages** raconte l'histoire d'un jeune garçon, Simon, qui fait souvent un rêve dans lequel apparaît un pays fabuleux qui sert de refuge à toutes les espèces animales disparues au cours des millénaires. Il convaincra ses amis de partir avec lui à la recherche de cette contrée où ils découvriront un monde inaccessible à ceux qui, en grandissant, ont mis leur imaginaire au rancart. Le projet vient d'un souvenir d'enfance. Dans le parc du séminaire de Saint-Hyacinthe, il y avait trois étangs près de l'aile des vieux prêtres où j'allais attraper des grenouilles. Mais, je rêvais d'un quatrième étang à découvrir où il y aurait des gros poissons à écailles. Après **la Guerre des tuques**, (Cantin en a été le scénariste, aussi d'après un souvenir d'enfance) je cherchais une autre idée de film avec une bande d'enfants. J'ai passé presque trois ans sur le scénario et quand j'ai frappé à la porte de la SOGIC, ils ont dit qu'ils ne me connaissaient pas ! ».

Quand on pense que Roger Cantin a derrière lui plus de 30 courts métrages (la plupart coréalisés avec Danyèle Patenaude) et qu'il fait du cinéma depuis 20 ans, cet « oubli » laisse songeur quant à la connaissance du cinéma de nos subventionneurs. Mais Roger Cantin est fonceur et débrouillard, de ses courts métrages, réalisés souvent avec les moyens du bord mais dans un climat d'invention technique étonnante, il a gardé un sens de l'organisation qui le met relativement à l'abri des sautes d'humeur des bailleurs de fond. « Quand Téléfilm Canada a dit : 'coupez 400 000 dollars', j'avais déjà un découpage très précis, le film était entièrement dessiné plan par plan et on a pu s'ajuster sans tout remettre en question. Mais les modifications font qu'on est obligé d'en faire toujours un peu plus, ce qui finit par coûter plus cher. La préparation est certes utile, mais on apprend toujours trop tard qu'on peut faire le film. En donnant l'argent plus tôt, paradoxalement, les organismes subventionneurs en sauveraient ».

« Faire un film avec sept ou huit enfants exige une approche très délicate. Il faut éviter d'en vedettiser un plus que les autres car il pourrait s'enfler la tête et prendre toute la place, ce qui aurait des conséquences sur l'harmonie du tournage. De plus, les enfants se fatiguent vite, il ne faut pas faire trop de prises (pas plus de 3 ou 4 en moyenne) et éviter que les journées de travail dépassent 8 heures. Ils n'y a pas nécessairement de différence au niveau de la direction d'acteurs proprement dite ; les personnages ressemblent à ce qu'ils sont dans la vie, à tel point qu'on adapte

les répliques aux enfants, qui sont très heureux de faire ce travail, c'est après que ça va leur manquer. Quatre d'entre eux ont de l'expérience et les autres ont déjà la piqûre ». Hugolin Chevrette joue le rôle de Simon, Patrick Saint-Pierre joue Pierre Alexandre, son cousin de la campagne, et Jessica Barker (remarquée dans **le Lys cassé** d'André Melançon) interprète Carole, une jeune aventurière qui ne laisse pas Simon indifférent. Les principaux rôles d'adultes ont été confiés à Louise Dussault, Edgar Fruiter et Kim Yaroshevskaya.

Après avoir terminé sa lasagne, Roger Cantin retourne en studio où l'attend son équipe. Il est prêt à prendre 20 décisions à la minute pour dépenser les quelques \$ 2 millions mis à sa disposition par Claude Bonin et Ian Boyd, des Films Vision 4, pour réaliser **Simon les nuages**. Cette responsabilité n'a pas l'air d'embêter Roger Cantin qui, même s'il paraît avoir dix ans de moins que son âge, est loin d'en être à son premier film. ■

Filmographie partielle de Roger Cantin :

- 1972 : **le Guérillero urbain** (coréalisateur avec Danyèle Patenaude)
- 1976 : **le Gars des vues** de Jean Pierre Lefebvre (interprète)
- 1978 : **Pixillation** (coréalisateur avec Danyèle Patenaude)
- 1980 : **On a été élevé dans l'eau salée...** de Hugues Tremblay (interprète)
- 1984 : **l'Objet** (coréalisateur avec Danyèle Patenaude)
- 1989 : **Simon les nuages**



Roger Cantin et Bill Maylone (Photo : Bertrand Carrière)

L'homme qui animait les dinosaures

par Diane Poitras

Simon les nuages

35 mm / coul. / 90 min /
1989 / fic. / Québec

Réal. : Roger Cantin

Scén. : Roger Cantin en collaboration avec Danyèle Patenaude

Images : Michel Caron

Son : Dominique Chartrand

Effets spéciaux : Bill Maylone, Louis Craig, Lucie Fournier, René Patenaude, Lise Sicard et Nina May

Mont. : Yves Chaput

Prod. : Claude Bonin et Ian Boyd - Films Vision 4

Dist. : Cinéma Plus

Int. : Hugolin Chevrette, Patrick Saint-Pierre, Jessica Barker, Anaïs Boulet-Robitaille, Louise Dussault, Edgar Fruitier, Kim Yaroshevskaya, Charles-André Gill-Therrien

Les jeunes aventuriers de **Simon les nuages** s'égarèrent un moment dans un pays fantastique et trébuchent sur un dinosaure. Un vrai : huit mètres de haut, le cuir revêché, enfin une bête à qui ne pas confier ses enfants. Pour rendre cette atmosphère menaçante, Roger Cantin veut un animal parfaitement crédible. On l'envoie donc à Bill Maylone, cinéaste d'animation reconnu à travers le Canada pour ses dinosaures. Il crée des personnages « réalistes » avec une armature interne articulée et des pièces usinées qu'il fabrique de A à Z. Lui-même vieux routier des effets spéciaux, Cantin apprécie la précision de Maylone. Il le rencontre chez lui à Vancouver et lui fait part de ses besoins.

Pour Maylone, le premier défi est la dimension du modèle. Roger Cantin aurait voulu qu'il mesure 24 pouces. Une exigence qui peut paraître inoffensive, mais Maylone en a presque fait des cauchemars. « La difficulté, précise-t-il, est qu'il fallait que le squelette soit suffisamment rigide pour supporter le poids de la marionnette, et assez flexible pour assurer la souplesse des mouvements. » Après avoir soupesé ces problèmes de structure et d'équilibre, on trouve un compromis autour de 18 pouces.

Cette taille, encore « gigantesque », pose aussi des complications avec le choix des matériaux. Le moule dans lequel sera vulcanisée la mousse de caoutchouc doit prendre des proportions inouïes : 170 livres et plus de quatre pieds, ce qui le rendrait difficile à manipuler. Maylone se tourne alors vers une autre solution : il s'agit d'une nouvelle mousse synthétique de poly-uréthane qui s'utilise à froid. Les tests préliminaires s'avèrent concluants. Mais voilà qu'au dernier démoulage le dinosaure s'effondre comme un soufflé raté. On est la veille du tournage. Penaud, Maylone se résigne à téléphoner à Montréal et à annoncer qu'il a besoin d'une semaine supplémentaire. Les conséquences seront graves, il le sait, autant sur le budget que sur le calendrier. Mais le moyen le plus efficace de briser cette escalade de coûts est... de ne plus y penser et de se remettre au boulot.

Pendant ce temps à Montréal, on reproduit en dimensions réduites, le décor dans lequel ont évolué les enfants. Et on refait des calculs. Car l'animation a ses propres contraintes, différentes de celles du tournage en prise de vue réelle, comme l'expliquera plus tard un des producteurs, Ian Boyd : « On innovait à plusieurs niveaux avec **Simon les nuages** : l'intégration de l'animation dans un film réaliste ne va pas toujours de soi. Les imprévus et les surprises ne sont pas les mêmes. On ne peut pas les traiter de la même façon. Il faut sans cesse s'adapter. Par exemple, les scènes d'animation, qui durent moins de deux minutes au total, auront exigé plus de temps de tournage que tout le reste du film. C'est comme de recommencer un deuxième tournage tout de suite après le premier ! »

Enfin, au milieu de l'été 89, Maylone débarque de Vancouver, s'installe dans un entrepôt du vieux port de Montréal et commence la dernière étape de son travail. Millimètre par millimètre, au rythme d'une seconde à l'heure, le dinosaure et son univers prennent vie.

J'ai l'occasion de rencontrer Bill Maylone à quelques reprises pendant ces semaines de canicule. De plus en plus maigre et livide, il donne l'impression de se battre en corps à corps avec son dinosaure. Pourtant, il n'en est pas à ses premières armes. Il fait de l'animation depuis l'âge de 10 ans, dit-il. En effet, ses parents, qui tenaient un bar à Détroit, lui réservaient les bouchons de bouteilles de bière avec lesquels il fabriquait des personnages fantastiques. Ensuite il les « animait » avec la caméra de la famille. « Il n'y a rien de plus éloigné d'une carrière en cinéma qu'une enfance dans un bar de Détroit », dit-il en riant. « Et pourtant... » Et pourtant oui, il n'y a rien de plus miraculeux, de plus imprévisible que le destin. Il suffit parfois d'un père qui, pour amuser les enfants, tourne en 8 mm un sapin de Noël qui se décore tout seul, un truc qui bouge drôlement...

Mais revenons à la bête qui nous occupe : personne n'a jamais vu un dinosaure vivant. Comment alors imaginer sa démarche ? Maylone a travaillé à plusieurs films éducatifs sur les dinosaures. Et il commence à connaître leur anatomie. « Grâce à la paléontologie moderne, par exemple, on sait maintenant que c'était des êtres très agiles. Il faut aussi respecter les lois de la gravité : la morphologie d'un animal impose une certaine façon de se déplacer. » La posture et la démarche du dinosaure de Simon... sont donc basées sur des notions scientifiques et sur l'observation de phénomènes physiques. « J'ai voulu

Tournage : Simon les nuages de Roger Cantin

que ce soit une créature qu'on ne connaît pas mais qu'on pourrait fort bien découvrir un jour. » En plus des traits physiques, Maylone se préoccupe aussi du caractère de ses personnages. Celui-ci est intelligent, malicieux, les sens toujours en alerte. Il possède des caractéristiques qui pourraient le rapprocher du chat. D'ailleurs lorsque je demande s'il est vraiment dangereux pour les enfants, Maylone m'explique qu'il est à la fois enjoué et menaçant... un peu comme un chat qui s'amuserait avec une souris !

Mais aimable ou non, ce dinosaure n'est pas le premier de son espèce à faire suer son créateur. « Chaque nouveau projet apporte son lot d'angoisse et de stress », observe Maylone, résigné. « Il y a les nouveaux matériaux à tester, les outils presque introuvables qui te brisent entre les mains au milieu d'une session de travail » ...Et toujours la pression des échéances qui s'abrégent à vue d'œil.

Je lui demande comment ses méthodes de travail ont évolué avec le temps : « De deux manières. Tout d'abord, je travaille beaucoup plus lentement qu'avant. Par exemple, en 1978, j'ai fait un film éducatif intitulé **64 Millions Years Ago**. Je tournais alors de trois à quatre secondes à l'heure. Aujourd'hui, si je fais une seconde à l'heure, je considère que je file à très bonne allure ! Je suis moins pressé qu'avant. Pendant le tournage d'une scène, dès que j'ai un doute sur la position du dinosaure, je m'arrête et je reprends toute la scène. Je ne tolère aucune bavure. » Cette méticulosité est particulièrement critique dans un film comme **Simon les nuages** où le dinosaure côtoie des comédiens. Il faut qu'il appartienne au même univers. Le réalisateur ne veut surtout pas que le public s'interroge sur la technique pendant qu'à l'écran les enfants se démènent contre un monstre !

« Par ailleurs, mon rapport au travail s'est aussi transformé à un niveau plus profond, poursuit-il. C'est très curieux : je crois que de manière inconsciente j'ai fini par accepter que le stress est une de mes conditions de travail. Les problèmes qui m'apparaissent insurmontables, je les aborde avec plus de calme qu'auparavant. Je ne sais pas si j'ai développé des outils pour combattre le stress ou si j'ai seulement décidé de cesser de me plaindre ! »

Ayant déjà pratiqué l'alpinisme, Bill Maylone aime comparer le processus de son travail à l'escalade d'une montagne. Le succès d'une entreprise réside dans la préparation et le souci du détail. Du premier croquis au tournage, en passant par la soudure, la sculpture, la fabrication du moule, il faut à tout moment savoir anticiper les problèmes qui risquent de se poser en cours de route. « Et comme on approche du but final, on s'interroge avec anxiété sur les décisions initiales : Était-ce une bonne idée de choisir telle sorte de vis ? L'armature tiendra-t-elle le coup ? »

On se demande si tant de stress et de cuisine ne risquent pas de tuer le plaisir. Pour Bill Maylone, la question ne se pose pas. 99 p. 100 de ses énergies vont à la quincaillerie, soit. « Mais dit-il, ce labeur est indispensable à la création. Pour moi, le moment le plus gratifiant c'est lorsque, visionnant les *rushes*, je vérifie que tout fonctionne et que j'ai réussi à transmettre une émotion à l'écran. C'est comme si j'atteignais enfin le sommet de l'Everest ! »

Un ange passe. Puis il reprend : « Bien sûr s'il y avait un moyen plus facile d'exercer cet art, je l'utiliserais. Mais je n'en connais pas d'autre. » ■



Bill Maylone et Roger Cantin à la caméra (Photo : Bertrand Carrière)